

Piste

Oublie-moi.

texte et mise en scène
Pabelle Gervasoni

avec
René Turquois

COMPAGNIE-PISTE.FR

Note d'intention

Je vous écris aujourd'hui à 14h49 une note d'intention. Ça fait plutôt une heure que j'écris et efface mes intentions. Et c'est justement dans **ce flux et reflux de pensées** que le personnage pour qui j'ai écrit se démène.

Depuis une heure, j'attrape en plein vol **des intentions qui fusent** dans toute la pièce. Y en a partout. Depuis une heure, je médite sur le mot *intention*. Sur sa sonorité. Et sur son frère : *intenter*. Alors je me dis que surtout cette pièce n'intente aucun procès. Que c'est un texte qui *tente* humblement de toucher nos vulnérabilités.

Et pour moi, la plus épidermique des **vulnérabilités** se trouve à deux endroits : **dans la mémoire et dans le regard.**

Vous nous demandez à nous autres, auteur-e-s, de mettre le plus de nous-mêmes dans nos notes d'intention mais je me dis que ce sont déjà des bouts de nous-mêmes que vous lirez dans nos extraits. **Des extraits de nous.** Et pour ma part, *Oublie-moi* étant mon tout-premier (que j'ose, du moins, porter à la scène), il est donc argement personnel.

Je ne voyais aucune autre configuration que le **monologue intérieur** pour toucher du doigt **les méandres de la mémoire**. Depuis mon enfance, la mémoire et ses troubles rythment mes focus. Le désir de ne perdre aucune miette de ce que l'on a vécu (pas même ses rêves – j'ai entraîné mon subconscient à se remémorer chacun d'eux au saut du lit), le doute d'avoir bien vécu ce qui n'est déjà plus, la peur de n'avoir aucune preuve de ce que l'on a été... Mais surtout, cette image : celle d'une chasse aux papillons. À vouloir absolument tout attraper, à retenir l'insaisissable et à force d'avoir appris par cœur des tonnes de mots, de dates ou d'images, mon cerveau, un jour, a dit stop. Plus rien ne voulait s'y imprimer. Tout coulait à l'intérieur sans s'y déposer. Au même moment, un(e) être cher(e) et jeune, par des circonstances absurdes, voyait lui (elle) aussi sa mémoire s'évaporer momentanément. Depuis mon cerveau, s'accroche comme il peut.

Je dézoome : je dézoome pour vous dire que cette chasse aux papillons me parle au-delà de la sphère intime puisque **la mémoire est une narration. Sélective, amputée, réécrite. C'est un regard sur une réalité vécue. Avec ses œillères, ses zooms et ses caches.** C'est un motif qui guide chacun de mes choix artistiques depuis que j'ai créé ma compagnie en tant que metteuse en scène. Je pourrais qualifier **mon premier projet d'écriture comme une démangeaison** : en effet, parallèlement à *Oublie-moi*, je monte une pièce finlandaise (que j'ai traduite) qui s'intitule *Ici nos yeux sont inutiles* (le regard, encore lui !). Je ne pitche pas ici mon autre projet (ce serait malvenu de ma part) mais je fais ce pas de côté simplement pour vous confier le cheminement qui m'a amenée à vous présenter *Oublie-moi*. *Ici nos yeux sont inutiles* parle de la mémoire à (très) grande échelle puisque la toile de fond est le fin-fond d'une grotte où cohabiteront des déchets nucléaires enfouis aux côtés des premières traces artistiques de l'humanité, des peintures rupestres préhistoriques. Que laisserons-nous derrière nous ? Que garderont de nous les générations futures ? Tout cela pour vous dire qu'avec ce monologue en cours d'écriture, je souhaitais creuser la mémoire à plus petite échelle, plus humaine, plus atomique. Ou anatomique, plutôt.

La mémoire et le regard ont cela de commun qu'ils sont tous deux **sélectifs**. C'est du moins mon sentiment. Et j'aurais dû ajouter plus haut un **troisième « endroit » de vulnérabilité : l'amour**. Mais tout de suite, ça fait mièvre. Comme le dit si bien Mona Chollet dans *Réinventer l'amour*, parler d'amour est tout de suite vu comme plus noble quand c'est un homme qui en parle. Si c'est une femme qui s'aventure sur ce sujet, le (sub)conscient collectif opère un sexisme qui lui fait tutoyer la mièvrerie. Comme, par exemple, un homme fait de la grande gastronomie alors qu'une femme fait – bon, vous avez compris. Voilà donc : urgence de parler de comment la mémoire et le regard troublent les rapports amoureux hétéronormés. Tout de suite, ça fait très intello et beaucoup moins sensible. Mais j'ai dézoomé alors... !

Je me suis modestement inspiré de la plus grande histoire d'amour qui mette au centre la question du regard : **celle d'Orphée et Eurydice**. Rien que ça ! La mythologie m'a toujours fascinée, c'est tout naturellement qu'Ovide (n'y voyez aucun jeu de mot) est venu à moi pour me soutenir dans ce premier projet (Beaumarchais est le bienvenu aussi, est-il besoin de préciser... !). Je me suis creusé la tête et je me suis demandé **ce que pouvait bien symboliser le regard d'Orphée**. Comment ce héros qui a bravé les Enfers et dupé un cerbère a-t-il pu craquer si près de la sortie ? À cause d'un bruit qu'Eurydice aurait fait ? Forcément, tout de suite sa faute à elle. À cause d'une crainte de ne plus l'entendre ? Mouais, facile. Si les mythes sont à la base de notre culture, je me suis dit que c'était particulièrement évocateur qu'une des plus grandes histoires d'amour relate **l'histoire d'un regard masculin qui a le pouvoir de vie ou de mort sur sa bienaimée qu'il est allé réveiller d'entre les morts**. Parce que Monsieur était trop triste de l'avoir perdue sitôt mariés... Et d'Eurydice, qu'en sait-on vraiment ? Pas grand-chose. D'Orphée, grandement. Et quand j'ai lu qu'il était poète-musicien petit-fils de Mnémosyne la déesse de la Mémoire, je me suis dit : bingo, j'ai ma base de travail !

Mes autres compagnons pour écrire et transmettre un certain regard ont été Madame Sciamma avec son sublime *Portrait de la jeune fille en feu* ainsi que Messieurs Nolan avec leur puzzle *Memento*. Je crois avoir insufflé un peu de cinématographie dans le montage de ce texte, dans les flashes qui viennent surprendre le héros que nous suivons. Dans *Oublie-moi, les éléments déclencheurs de la mémoire* ne sont pas des photos polaroids comme pour Guy Pearce (même si je me suis permis un petit clin d'œil avec des inscriptions écrites sur le corps du monologueur, elles auraient pu être tatouées aussi...), mais **ce sont les sons**. Des mots. De la musique (Monsieur Gluck et son *Orfeo*). Une voix. Des voix. La musique a, à mes yeux, une capacité quasi tactile à invoquer un souvenir. J'essaie avec mes mots d'en faire autant. Dans cette pièce : la mémoire, c'est le son ; l'oubli, c'est le silence. C'est, je m'en rends compte, assez binaire. J'espère que vous entreverrez dans les extraits les autres nuances qui s'y pressent.

Si je vous parlais de manière large, de manière presque clinique, je vous dirais que l'une de mes intentions est d'interroger **le male gaze** comme fondation de notre apprentissage à interagir et à aimer. Mona Chollet étudie « *comment le patriarcat sabote les relations hétérosexuelles* » mais elle interroge aussi les rapports de domination dans toute relation amoureuse au-delà de la limite genrée. J'y injecte un peu des questionnements de Mona dans les aventures que vit cet homme. Car voilà, je suis une femme cisgenre qui écrit pour un personnage masculin hétérosexuel. Je m'inspire des grands noms ci-dessus mais je m'inspire aussi de mon regard à moi et des regards de personnes que j'ai croisées dans ma vie. Tout genre confondu. Les personnages qui habitent derrière cette plage sont un condensés d'eux toutes. De nous toutes, c'est ce que j'espère, c'est pourquoi le personnage principal n'a pas de nom et que l'« objet » de son amour (...) est un « elle » sans visage. J'espère toucher chacun d'entre nous-tous.

Mais si je vous parle de manière plus incarnée, je vous dirais qu'avec ce texte, je souhaite parler d'incommunicabilité. D'incompatibilité, de solitude, d'incompréhensions, de projections, d'illusions, de vol de nous-mêmes, de perte, d'oubli de soi, d'obsession, de tendresse, de détresse, de soif, de faim, d'envie, de désir, de feu d'artifice de pulsions vitales et de pulsions tragiques quand nous sommes aimés par quelqu'un ou quand nous aimons quelqu'un. Voilà, parler de vie et de mort, tout un programme.

J'ai abîmé le cerveau de mon personnage avec la narcoce qu'on nomme aussi **l'ivresse des profondeurs**. Quoi de plus poétique pour parler de troubles neurologiques, de descente aux Enfers et d'élévation par amour de l'amour ! Avec ce personnage que je défends aujourd'hui, j'invite à plonger dans des souvenirs, à plonger dans un imaginaire, à nous noyer dans les divagations de ce vieux bougre, à nous laisser balloter dans ses émotions. Paradoxalement, j'ai tenté de mettre **de l'ordre dans le désordre du tourbillon** qu'il vit. De faire une légère taille de printemps à une pensée en arborescence. D'y dessiner une structure presque mathématique. **Un prologue, trois actes, trois scènes par acte** (3 est une obsession depuis que je sais que Mozart l'utilisait pour symboliser la perfection dans ses opéras, toujours beaucoup d'humilité, voyez-vous !), **et une fin en entonnoir** à mesure que la mémoire se clarifie au grand désarroi de notre personnage principal.

Aujourd'hui à 17h01, je finis de vous écrire ma note d'intention Et comme j'ai tenté de mettre de l'ordre dans le flot de parole de Monsieur Sans Nom, j'ai tenté de retranscrire ici mes intentions à foison. Sans tenter, c'est important de le retenir. Je m'arrête ici espérant que votre lecture sera bien intentionnée et bienveillante. J'ai beaucoup écrit dans cette note d'intention, je peux vous assurer que le résultat scénique du monologue tiendra en une heure sur scène.

En vous remerciant d'avoir suivi le fil de mes intentions,

Parella Gervasoni